

ENTRETIEN avec la pianiste ukrainienne Natacha KUDRITSKAYA, à propos de son nouvel album dédié à François Couperin

Natacha Kudritskaya a vécu le
déracinement, les effets d'une migration
obligée, sa mère
d'adoption en France,
d'origine espagnole
(Catalogne) ayant fui
elle aussi, la
dictature de Franco.
Dans l'exil
contraint, la
reconstruction est
nécessaire et la musique y contribue, en
relation étroite avec son pays d'accueil
: la France. Voilà qui explique ce
supplément d'âme qui parcourt ses
lectures et son approche du clavier. Le
choix de Couperin souligne un fort
tempérament, conquérant, assumé,



souhaitant dans un face à face inspirant,
construire sa propre sonorité... Engagée,
sensible au Vivant et aux oiseaux, la
pianiste sensibilise sur la destruction
des écosystèmes et la migration des
oiseaux, contraints eux aussi par la
guerre. Connectée aux vibrations de la
Planète et de la Nature, l'artiste évoque
le programme de son nouvel album qui sur
les traces de François Couperin nous
parle de migration, d'oiseaux, de
dépassement salvateur...

Photo © Lola Hakimian

CLASSIQUENEWS : Quelle relation entretenez-vous avec la France
? Quel est votre regard sur les Français et que vous ont-ils
apporté ?



NATACHA KUDRITSKAYA : La France est un véritable pays d'adoption pour moi. Je suis arrivée toute petite là première fois, à 8 ans, dans une famille d'accueil à Châlon-sur-Saône. Ce sont des gens exceptionnels qui ont ouvert leur porte à une enfant inconnue, l'ont accueilli

pendant 8 ans d'affilée, lors des vacances d'été. J'ai appris le français avec eux, la cuisine française et la cuisine catalane, d'où était originaire ma maman d'adoption, Solange, elle-même arrivée en France étant enfant à la suite de la politique dictatoriale de Franco, que fuyaient ses parents.

Si on y regarde de plus près les « immigrés » sont partout ! Ils m'emmenaient en vacances à Bourg-Saint-Maurice, à Barcelonnette ou à Pra Loup ... ; m'ont fait découvrir et aimer le théâtre avec le festival de « Châlon dans la rue », m'ont initié aux grands classiques du cinéma français et nous avons célébré la victoire de 1998 ensemble dans une exaltation généralisée. Ils m'ont permis d'imaginer un autre avenir . Quand un étranger est accueilli de cette manière, il développe naturellement une relation forte avec son pays d'accueil. Je n'ai jamais senti que je devais choisir. Tout s'est fait naturellement. Je suis venue faire mes études à Paris à 19 ans.

Je suis fille d'un prêtre orthodoxe mais vivre dans un pays laïque me semble être du bon sens. J'ai laissé dans mes souvenirs la musique soviétique ; j'avais envie d'apprendre et comprendre la musique française.

Ma conscience politique s'est forgée dans les valeurs républicaines françaises et je vis la vie politique ukrainienne d'une manière habitée, avec beaucoup d'espoir car je sais que c'est un pays qui a son avenir en Europe. Les révolutions de Maidan étaient pour moi des vrais leçons de vie.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi ce programme de musique baroque ? Pourquoi Couperin précisément ?

NATACHA KUDRITSKAYA : J'explore la musique baroque car c'est une musique qui a libéré mon audace et imagination. Le fait de la jouer au piano m'a permis de couper le cordon avec les professeurs. Les pianistes ne savaient pas l'enseigner, les clavecinistes ne voulaient pas me l'enseigner.

Je me suis retrouvée enfin seule face à l'auteur. Et ce temps était précieux. Pour un jeune musicien, l'apprentissage à travailler seul est un moment délicat. Toute votre vie, il y a quelqu'un qui « sait » comment il faut jouer ; aussi, se retrouver seul est extrêmement déroutant, au début. Le face à face avec la partition a été le révélateur de beaucoup de choses. Enfin j'écoutais avec mes propres oreilles et non pas à travers celles de mes professeurs. Je décidais en pleine conscience de comment j'avais envie que ça sonne !

CLASSIQUENEWS : Qu'apporte l'approche au piano par rapport au clavecin ?

NATACHA KUDRITSKAYA : La multiplication des possibilités. Ce qui ne rend pas forcément les choses plus simples, bien au contraire. La musique de clavecin était pensée pour cet instrument . Elle est parfaite sur cet instrument. Au piano, on est obligé de réinventer et inventer des nouvelles manières de jeu. Parfois se retenir, parfois pousser beaucoup plus loin, puisque la technique du piano le permet. Essayer de reproduire le son du clavecin sur le piano serait absurde.

Paradoxalement, je trouve que le piano perd en puissance face au clavecin. Les pièces triomphantes sonnent avec beaucoup plus de puissance et de mordant sur le clavecin alors que sur le piano l'articulation s'avère particulièrement exigeante dans une texture dense et par le fait que le son raisonne et

que cela devient vite de la bouillie.

On a l'avantage au piano d'imaginer des sonorités différentes alors qu'au clavecin, on doit maîtriser l'articulation et l'extension du temps à la perfection.

CLASSIQUENEWS : Quelle serait la dramaturgie de ce nouvel album ? Quel parcours avez-vous souhaité proposer à l'auditeur ? Y a t il un plan pilotant l'ordre et la succession des pièces ainsi enregistrées ? Quel en est le sens général ?

NATACHA KUDRITSKAYA : J'ai construit l'album en évitant les danses traditionnelles de la suite, à part les rondeaux et en privilégiant les pièces binaires, les pièces de caractère, car c'est un langage plus accessible, ressemblant plus au discours moderne, telles les chansons.

Je voulais éviter de copier le clavecin mais trouver des pièces qui sonnent naturellement sur l'instrument moderne. J'ai un peu inventé ma propre succession de pièces avec un lien harmonique et une dramaturgie du discours ... ainsi les pièces qui sortent du discours général sont présentées à part pour les mettre en exergue justement.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous une ou deux pièces de prédilection ? Pour quelles raisons ?

NATACHA KUDRITSKAYA : *Les Barricades Mystérieuses* est en effet une œuvre vraiment étonnante je trouve. Et à part. Elle perd de sa valeur si on essaye de la reproduire avec le même tempo et la même allure qui lui vont si bien au clavecin. Toute cette polyphonie sonne plus étirée sur le piano moderne et le tempo s'élargit naturellement. Un gouffre du temps s'installe dans lequel on est bien. On aurait envie de jouer ce refrain à l'infini.

CLASSIQUENEWS : A travers le thème des oiseaux, vous évoquez les déplacements et les vols migratoires. En quoi ces thèmes vous touchent-ils ?

NATACHA KUDRITSKAYA : C'est d'actualité, mais quand on y pense, ça l'a toujours été. Ce n'est pas un phénomène et il n'est pas nouveau. Les oiseaux migrent maintenant non seulement pour des raisons de nutrition mais de plus en plus à cause de l'activité humaine qui leur est néfaste. Ce qui devient presque un pléonasme. On produit = on détruit .

Il faudrait qu'on arrête un jour de voir la terre comme un puit sans fond de potentielles « ressources ».

Je parle des industries mais aussi des géants commerciaux qui détruisent les lieux de vie, l'écosystème, les sites de reproduction d'un nombre stupéfiant d'espèces animales. Les oiseaux migrent pour des raisons climatiques, à cause des catastrophes environnementales et des guerres... tout comme l'être humain.

Tout le vivant migre, on ne peut l'empêcher. Mais on peut l'accueillir, créer des endroits d'hospitalité, pour les humains comme pour les oiseaux. Car le fait de ne pas les voir ne résout pas le problème. On ne fait pas assez attention ni aux hommes en détresse ni au vivant autour de nous de manière générale. Nous sommes tellement coupés de ce vivant dans nos jungles de pierres. C'est sur ces sujets que travaille **Leslie Laugero**, artiste plasticienne, qui a créé le théâtre d'ombres qui a été filmé par Benoit Lahoz et sera projeté lors du concert à la Salle Gaveau le 10 avril prochain.

CLASSIQUENEWS : Une anecdote, un souvenir qui reste emblématique de l'enregistrement de cet album Couperin ?

NATACHA KUDRITSKAYA : Nous avons enregistré dans l'ancienne ferme de Villefavard, qui a été réaménagée en auditorium avec

une excellente acoustique. D'habitude le seul inconvénient de ce lieu d'enregistrement, ... sont les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de la grange. Ils discutent, communiquent se promènent et à l'enregistrement ça ne le fait pas .. Pour ce disque où les oiseaux allaient être le fil conducteur justement, j'espérai leur présence pour les laisser sur la bande son ! Ben, rien du tout . Il faisait un temps à ne pas mettre le bec dehors. Particulièrement froid pour le mois de septembre. Nous avons eu beau nous promener avec les micros aux alentours et prendre les poses de 1,2,3 soleil .. décidément ils n'en avaient rien à faire de mon enregistrement cette fois-ci !

Propos recueillis en mars 2026



concert & cd

LIRE aussi notre annonce présentation du CD événement :
COUPERIN / Natacha Kudritskaya, piano (1 cd 10001 Notes) :
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-couperin-natacha-kudritskaya-piano-1-cd-10001-notes/>

*Son premier album Rameau (2012) l'avait déjà distinguée ;
s'ensuivit en 2016, le programme « Nocturnes » (chez DG
Deutsche Grammophon) également distingué par classiquenews :
la pianiste ukrainienne Natacha Kudritskaya a enregistré un
nouvel album à paraître au printemps 2026, aussi personnel et
original, associant l'écriture de François Couperin
(1668-1733) et en filigrane, les chants d'oiseaux.*

[CD événement annonce. COUPERIN / Natacha Kudritskaya, piano
\(1 cd 10001 Notes\)](#)



Natacha Kudrtiskaya en concert



[Vendredi 10 avril 2026](#)

PARIS, Salle Gaveau – Récital
COUPERIN

Le concert annoncé est aussi un Théâtre d'ombres avec la marionnettiste Leslie Laugero dont la féerie visuelle, projetée sur scène, propose un écho poétique aux pièces jouées au piano.

Réservez vos places directement sur le site de la Salle Gaveau : <https://sallegaveau.com/event-pro/natacha-kudritskaya-piano/>

**Programme Couperin repris à
LIMOGES, mardi 5 mai 2026**

**REIMS, mercredi 24 juin 2026 : Flâneries musicales de Reims
avec l'Orchestre symphonique national d'Ukraine – Concerto de
Mozart (cadences écrites par Oleg Bezborodko, compositeur et
professeur à l'Académie nationale de musique d'Ukraine)**

**REIMS, jeudi 25 juin 2026 : Flâneries musicales de Reims –
Récital Couperin**

ENTRETIEN avec la pianiste JULIETTE JOURNAUX à propos de son programme « Wanderer without words » (Schubert / Mahler)... à l'affiche de l'Opéra Orchestre Normandie Rouen le 2 avril 2026

Ne mesurons-nous pleinement notre
humanité qu'en questionnant notre propre
finitude ? Solitude, errance, dépression...
la quête du sens de chaque vie terrestre
semble inspirer aux compositeurs,
précisément Schubert et Mahler, une série
d'œuvres capitales. La force de ce
questionnement est au cœur du programme
défendu par Juliette Journaux : il y est

question de conscience voire de révélation...

Photo : portrait de Juliette Journaux © Olivier Lalane

CLASSIQUENEWS : Quel est le profil de votre « Wanderer » ? En quoi son voyage est-il une introspection dont la musique exprime les moindres replis de l'intime ?

Juliette Journaux : On ne naît pas Wanderer, on le devient. Ce qui le définit comme tel est son questionnement : à quelle terre, quel peuple pourrais-je appartenir ? D'où vient le malaise qui me hante ? Pourquoi je me sens différent ? De ces questions se forme l'envie de partir, fuir même. Ce voyage est tout autant physique, concret (la rencontre de l'homme avec la nature, la fatigue de la marche, le cycle des saisons...) que psychologique. C'est l'état d'errance solitaire qui provoque cette longue et intense introspection. Dans ce programme, elle est incarnée par la musique de Schubert et Mahler, des œuvres qui expriment la solitude de l'homme dans son questionnement, sa recherche d'appartenance, sa confrontation avec ce qui l'entoure.

CLASSIQUENEWS : Comment avez-vous choisi chaque pièce de ce programme ? Pourquoi Schubert, Mahler... ?

Juliette Journaux : Schubert a énormément composé sur le thème du Wanderer et notamment à travers ses lieder. C'est un compositeur qui, même entouré, ressentait une solitude profonde, un décalage entre sa sensibilité et la société viennoise qui régit alors la vie musicale. Il y a toujours un

désir de départ et de lointain chez Schubert alors même que ce dernier n'a que très rarement voyagé. Cette marche vers l'ailleurs et finalement vers la mort n'a cessé de l'habiter. Gustav Mahler, quant à lui, a voyagé, a été « validé » par les institutions (il a été notamment le directeur artistique du très prestigieux Opéra de Vienne). Et pourtant, ce sentiment de solitude, d'incapacité à appartenir à un groupe le hante : « Je suis trois fois sans patrie: un Bohémien parmi les Autrichiens, un Autrichien parmi les Allemands et un juif parmi tous les peuples du monde ».

Sans doute inspiré par le spectaculaire massif des Dolomites au cœur duquel il installera sa cabane de composition, Mahler est particulièrement sensible à la Nature, avec un grand « N », aux paysages immenses qui le dépassent, au grand air d'altitude qui lui emplissent les poumons après des saisons musicales surchargées. Les deux compositeurs sont donc habités par cette figure du vagabond, de l'homme qui erre, aspire à nouvel espace, sans cesse à la recherche de réponses.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce programme dans l'ensemble de votre travail ?

Juliette Journaux : Étant cheffe de chant et pianiste de lieder et mélodies, ce programme est un prolongement de mon travail avec les chanteurs.

Il semble paradoxal de construire un programme de transcriptions de lieder quand on est soit même quotidiennement attaché à la relation texte / musique. Mais c'est justement ce travail d'analyse qui m'a permis de me plonger dans la pratique spécifique de la transcription. Le texte infuse la musique de Schubert et Mahler, ces compositeurs ont une conscience tellement aiguisée et sensible des mots du poète, que le sens du texte est entièrement contenu dans la matière musicale.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi « Ich bin der Welt” / Rückert Lieder de Mahler pour le transcrire ? Qu’apporte la version piano ainsi ?

Juliette Journaux : Ce monument du lied est une ode à l’ermitage, à la solitude choisie. Le Wanderer quitte le monde des hommes pour se fondre dans la nature, celle qui lui permet d’enfin s’apaiser.

La transcription pour piano permet d’exprimer cette solitude et cette intimité. Plus de texte, d’orchestre ou de chant, tout est concentré dans le piano seul. La transcription offre également une liberté quant au tempo indiqué « Très lent et retenu », particulièrement difficile à respecter pour un chanteur contraint par des limites physiques de souffle. Cette transcription est aussi un moyen de concentrer l’oreille sur l’exceptionnelle polyphonie de l’écriture mahlérienne où le rapport hiérarchique mélodie / accompagnement n’existe pas ou plus. Toutes les voix se mêlent, se frottent entre elles pour former une matière mouvante.

CLASSIQUENEWS : Quels en seraient les thèmes révélés : effacement, fragilité, renoncement ou plénitude, sagesse, conscience ?

Juliette Journaux : Ce programme mène le Wanderer (et peut-être l’auditeur...) à un état méditatif, de pure contemplation, de conscience exacerbée de son environnement. Ce désir de se fondre entièrement dans la nature est une forme de plénitude où le temps linéaire de l’humain s’efface au profit du cycle infini des saisons. C’est une forme de sagesse, de paix intérieure qui s’épanouit dans la solitude, cette même

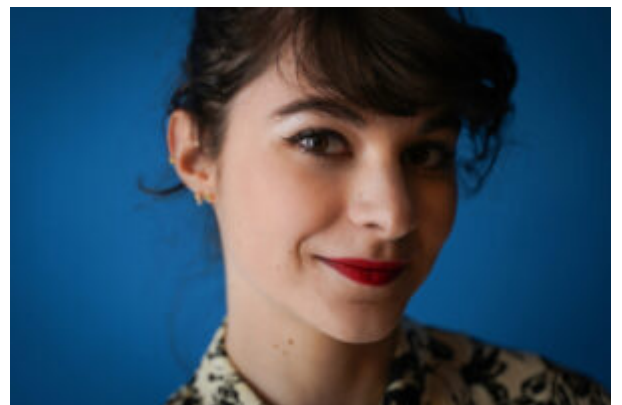
solitude qui était source de souffrance et de frustration au début du programme. Le Wanderer cesse finalement de l'être, il s'inscrit dans un espace nouveau, transfiguré, celui de l'éternel renouveau de la terre.

Propos recueillis en février 2026

agenda

Récital de Juliette Journaux, piano : « *Wanderer without words* » – Opéra Orchestre Normandie Rouen, jeudi 2 avril 2026, 20h (Chapelle Corneille) :
<https://www.operaorchestrenormandierouen.fr/programmation/juliette-journaux-wanderer-without-words/>

Plongez dans l'univers envoûtant de Schubert, où la poésie du lied se réinvente au piano. Si le compositeur autrichien a peu voyagé, sa musique, elle, est une quête perpétuelle d'ailleurs et d'absolu. À travers ces transcriptions originales, Juliette Journaux fait revivre ce souffle romantique, suivant les traces de Liszt qui porta les mélodies de Schubert vers les sommets de la virtuosité. Note après note, le piano écrit le voyage et la nostalgie de l'éternel vagabond.



programme et déroulé

Franz Schubert

Der Wanderer (transcription Franz Liszt) ;
Drei Klavierstücke ; Im Frühling ; Nachtstück ; Schwanengesang
: « In der Ferne » ;

Wandrer's Nachtlied II
(transcription Juliette Journaux)

Gustav Mahler : Rückert-Lieder
» Ich bin der Welt abhanden gekommen »
(transcription pour piano) ;
Der Abschied « Das Lied von der Erde »

Durée
1h10, sans entracte

**ENTRETIEN avec l'altiste
WALTER KÜSSNER, professeur au
sein de la Villars Music**

Academy, à propos de la prochaine édition de cet été : 5-12 juillet 2026

**Walter Küssner a rejoint l'équipe
pédagogique de la VILLARS MUSIC ACADEMY
fondée et conçue par sa consœur Aline
Champion. Personnalité artistique
reconnue, il est altiste au Berliner
Philharmoniker depuis l'ère Karajan,
professeur à la Hochschule für Musik
Hanns Eisler de Berlin, membre du board
du Berliner Philharmoniker, membre du
board de Villars Music et donc professeur
à la Villars Music Academy. Alors que les
inscriptions pour la prochaine Villars
Music Academy (5-12 juillet 2026) sont
ouvertes (jusqu'au 28 février 2026), le
musicien précise ce en quoi
l'enseignement, le déroulé des journées,
l'ambiance et l'environnement composent
en Suisse, un écrin unique, propice à
l'excellence, à l'empathie, au
dépassement...**

CLASSIQUENEWS : Qu'est ce qui singularise la VILLARS MUSIC ACADEMY (VMA) des autres académies européennes et internationales ? Quels sont ses atouts majeurs ?

WALTER KÜSSNER : L'Europe offre en effet de nombreuses masterclasses de haute qualité, chacune avec ses propres forces et sa propre orientation, autant de propositions qui ne devraient pas être comparées. L'Académie de musique de Villars définit son identité par la manière dont l'excellence musicale est intégrée dans un cadre humain et artistique plus large, directement lié aux réalités de la vie musicale professionnelle d'aujourd'hui. L'enseignement instrumental grâce à l'engagement de pédagogues exceptionnels, reste central, mais il est intégré dans un environnement qui s'adresse au musicien dans son ensemble.

CLASSIQUENEWS : Outre l'excellence artistique, la VMA offre des valeurs spécifiques à partager : quelles sont-elles ?

WALTER KÜSSNER : Faire de la musique ensemble sans hiérarchie crée une atmosphère artistique différente. Les étudiants sont

encouragés à s'engager en tant que musiciens plutôt qu'en tant qu'élèves, ce qui renforce la responsabilité, les compétences d'écoute, l'individualité artistique. Cette expérience musicale partagée favorise la confiance et la personnalité artistique tout en maintenant un niveau musical élevé.

CLASSIQUENEWS : Pour chacun des académiciens, à quelles qualités humaines et artistiques êtes-vous particulièrement attentif ? Qu'est-ce qu'un bon élève ?

WALTER KÜSSNER : Être un musicien professionnel aujourd'hui nécessite plus que la maîtrise technique seule. L'équilibre physique, la concentration mentale, la capacité de réflexion sont essentiels pour la longévité artistique. La gymnastique matinale, les conférences sur la concentration, le trac et la relaxation, ainsi que des moments de réflexion sur des questions plus larges, ne sont pas des ajouts aux côtés de la musique proprement dite. Ce sont des éléments soigneusement intégrés qui soutiennent la concentration, la résilience et la clarté artistique au fil du temps.

CLASSIQUENEWS : Que vit précisément chaque élève pendant l'Académie ? Comment constatez-vous chaque avancée, chaque progrès ?

WALTER KÜSSNER : Ces discussions offrent un rare niveau d'honnêteté. Les solistes, musiciens de chambre, concertmasters et autres joueurs du Philharmonique de Berlin parlent ouvertement de leur vie, de leurs peurs, de leurs défis, de leurs routines de pratique. Chaque aspect représente une réalité professionnelle distincte. Pour de nombreux

étudiants, ces perspectives sont nouvelles et aident à démystifier les carrières professionnelles, offrant une orientation réaliste et précieuse pour l'avenir.

CLASSIQUENEWS : au final, comment synthétiser l'esprit et le déroulement de l'Académie ?

WALTER KÜSSNER : L'objectif est de soutenir les jeunes musiciens, réfléchis, conscients, responsables dans leur parcours et qui souhaitent devenir des artistes complets. L'excellence technique est essentielle, mais elle n'est pas suffisante à elle seule. Tous les éléments de l'Académie servent finalement un seul objectif : permettre aux musiciens de faire de la musique avec clarté, intégrité et liberté.

Propos recueillis en janvier 2026

VILLARS MUSIC ACADEMY

Inscriptions ouvertes **jusqu'au 28 février 2026**

Toutes les infos ici :

<https://www.classiquenews.com/villars-sur-ollon-suisse-villars-music-academy-2026-ouverture-des-inscriptions-jusquau-31-mars-2026/>

La prochaine édition de la Villars Music Academy aura lieu du 5 au 12 juillet 2026 à Villars-sur-Ollon, au cœur des Alpes suisses. Elle est devenue en quelques années l'une des 3 meilleures académies de musique dédiées aux cordes (violon, alto, violoncelle), du fait de l'excellence de son offre pédagogique, des valeurs très fortes offertes en partage dans un esprit fraternel et humaniste, grâce aux conditions d'apprentissage et d'accueil, par son rythme aussi, alternant cours individuel, jeu collectif, rencontres, conférences,... autant d'activités aussi diverses que complémentaires qui composent aujourd'hui une académie parmi les plus formatrices.

EN LIRE PLUS ...

<https://www.classiquenews.com/villars-sur-ollon-suisse-villars-music-academy-2026-ouverture-des-inscriptions-jusquau-31-mars-2026/>



ENTRETIEN avec Bruno MONTEIRO, à propos de son dernier cd dédié aux Sonates de Prokofiev

Témoignant de sa proximité avec le violoniste David Oistrakh, les 2 *Sonates pour violon et piano opus 80 et 94* de Sergueï Prokofiev inspirent le dernier album du violoniste Bruno Monteiro. A la fois âpres et tendres, lyriques et aussi mordantes, les deux partitions exigent une grande plasticité expressive des solistes. C'est aussi une rythmique spécifique, un équilibre des contrastes exacerbés propre au compositeur russe. Autant de défis que relèvent le violoniste et son complice de toujours, le pianiste João Paulo Santos...

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avez-vous choisi Prokofiev ? Avec votre fidèle partenaire João Paulo, sur quoi avez-vous travaillé en particulier pour cet enregistrement ?

BRUNO MONTEIRO : Il était presque inévitable, après tant d'années de travail avec João Paulo, que nous arrivions à ce répertoire. Les deux sonates et les cinq mélodies qui composent ce nouveau CD sont parmi les œuvres les plus importantes et les plus profondes écrites au XXe siècle pour violon et piano. Et je dois dire qu'elles sont aussi parmi les meilleures de Prokofiev. L'idée est venue de moi, et João Paulo, bien sûr, a accepté immédiatement. C'était un processus très exhaustif de travail individuel et à deux. Ce sont des pièces très complexes, à la fois techniquement et interprétativement. Nous avons fait de nombreuses répétitions ensemble pour arriver à l'interprétation que nous voulions. Le rythme est très important, l'équilibre entre le violon et le piano, et surtout les couleurs et les ambiances que nous avons voulu créer. Ce sont des œuvres très contrastées. La première sonate est très abstraite, avec beaucoup de tension intérieure. La seconde est plus joviale, joyeuse, sarcastique. Les cinq mélodies, bien que beaucoup plus légères que les deux autres œuvres, doivent avoir le bon caractère. C'était très difficile.

CLASSIQUENEWS : Quels sont les principaux défis pour « réussir » à interpréter sa musique ? Pouvez-vous citer 1 ou 2 exemples de votre travail spécifique ?

BRUNO MONTEIRO : De notre point de vue, le rythme et l'équilibre entre le violon et le piano doivent être aussi parfaits que possible. Bien sûr, alors il faut être tempétueux, comme par exemple dans la première sonate, mais sans être durs. Dans la deuxième sonate, être presque joueur,

sarcastique et toujours utiliser la virtuosité avec profondeur et ne pas seulement jouer fort et rapidement. Et enfin, en déduire les couleurs nécessaires

CLASSIQUENEWS : Comment les 2 Sonates se répondent-elles ? Voyez-vous des singularités dans chacune d'entre elles ? Qu'est-ce que les 5 mélodies apportent dans leur continuité ?

BRUNO MONTEIRO : Comme je l'ai mentionné précédemment, ce sont toutes des œuvres très différentes. Ce que je pense qu'elles ont en commun, c'est le langage unique de Prokofiev. Nous savons en écoutant que c'est son esprit et son cœur qui sont dans la musique. Son écriture est indubitable. Même dans les 5 Mélodies, la 4e, par exemple, a le caractère que nous associons au compositeur.

CLASSIQUENEWS : Comment ce nouvel enregistrement s'inscrit-il par rapport à vos précédents ?

BRUNO MONTEIRO : C'est un autre travail collaboratif entre João Paulo et moi. Nous jouons ensemble depuis de nombreuses années ! Nous essayons toujours de mûrir d'un CD à l'autre, d'un concert à l'autre. C'est un voyage sans fin. Jusqu'à présent, les critiques et le public ont très bien réagi à l'album. Il a également été récemment nommé pour les International Classical Music Awards 2026. Nous sommes donc heureux que notre travail et que notre message musical soient reconnus.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous en tête, un souvenir, une anecdote liée à l'enregistrement qui restera en mémoire ?

BRUNO MONTEIRO : Il y a quelques années, nous étions en train d'enregistrer et soudainement une corde de piano s'est cassée

et a sauté hors de l'instrument. Horrible. Notre technicien était à une heure et demie du lieu d'enregistrement. Nous avons dû attendre qu'il arrive, ce qui était terrible parce que nous avons perdu notre endurance physique et émotionnelle. Quand il est finalement arrivé et a changé la corde, nous devions encore attendre qu'elle se stabilise. Quand c'était bon, nous avons enregistré rapidement parce que nous étions épuisés et j'avais peur que la chaîne se casse à nouveau...

Propos recueillis en décembre 2025

CD

LIRE aussi **notre critique complète du cd PROKOFIEV : 2 Sonates pour violon et piano opus 80, opus 94...** par Bruno Monteiro, violon / João Paulo Santos, piano : <https://www.classiquenews.com/critique-cd-prokofiev-sonates-pour-violon-opus-80-opus-94-5-melodies-opus-35bis-bruno-monteiro-violon-joao-paulo-santos-piano-1-cd-et-cetera-enregistre-en/>

Bruno Monteiro aborde dans ce nouvel album 2 Sonates de

Sergueï Prokofiev qui illustrent magistralement son amitié avec son compatriote et violoniste, David Oïstrakh, qui depuis 1939, où il joue la Concerto pour violon, devint un proche particulièrement estimé. C'est la dernière période du compositeur revenu au pays des Soviets (depuis 1938) dont le néoclassicisme ne manque ni de souffle épique, ni de tendresse voire d'innocence. Bruno Monteiro en dévoile avec



justesse la grande valeur expressive.

[CRITIQUE CD. PROKOFIEV : Sonates pour violon opus 80, opus 94, 5 mélodies opus 35bis – Bruno Monteiro, violon / João Paulo Santos, piano \(1 cd Etcetera\)](#)

**ENTRETIEN avec le pianiste
Jean-Nicolas DIATKINE, à**

propos de son nouveau récital à la Salle Cortot : Brahms, Beethoven, Schubert... [Paris, Salle Cortot, sam 29 nov 2025]

**Dim 29 novembre prochain, Salle Cortot,
le pianiste Jean-Nicolas Diatkine propose
un nouveau récital plus que prometteur :
incontournable et captivant. Jamais à
court d'une idée, d'une filiation
artistique pertinente, l'interprète si
convaincant chez Liszt ou Beethoven,
éclaire ce qui relie Brahms à Schubert,
sans rien masquer des tempêtes
intérieures du grand Ludwig...**

**CLASSIQUENEWS : Pourquoi avez vous choisi de débiter ce
programme par cette Rhapsodie de Brahms? Quel est son
caractère ? Qu'exprime t-elle ?**

JEAN-NICOLAS DIATKINE : Brahms a été comme Beethoven conscient de son caractère de passeur, ce qui explique pourquoi sa très forte personnalité musicale ne l' a pas entraîné vers un égotisme exacerbé, comme le montre son étude méticuleuse de la musique écrite avant lui, jusqu'au moyen-âge. De Même Beethoven s'était plongé dans le style grégorien avant d'écrire la Missa Solemnis. Lorsqu'il a pris connaissance des manuscrits laissés par Schubert, il a été bouleversé par l'idée que ce génie n'ait pas pu les faire éditer de son vivant. Il a donc décidé d'y remédier quarante ans après leur composition avec les trois Klavierstücke D.946 dont je joue le premier. Il ne s'arrêtera pas là, puisqu'en 1897 il présidera l'édition complète des œuvres de Schubert. Ayant moi-même travaillé l'interprétation avec un compositeur, j'ai pu mesurer la vision très particulière qu'un compositeur peut avoir sur un autre, et la lecture très fine sur les non-dits que ceux-ci relèvent dans les partitions. Alors, comment Brahms a-t-il perçu la musique de Schubert ? Cette question m'a fasciné.

En ce qui concerne la Rhapsodie, comme sa dédicataire Elisabeth von Herzogenberg, elle-même compositrice, j'y perçois un épisode d'un roman épique... cela pourrait bien faire référence à Siegfried au moment où celui-ci reçoit de l'oiseau des révélations essentielles avant de tuer le dragon Fafner. À l'agonie celui-ci reprend alors sa forme de géant « humain » ...Il me semble que les caractères évoqués dans cette pièce rendent cette interprétation possible, ainsi que la date de sa composition, trois ans après la création de l'opéra de Wagner à Bayreuth.

CLASSIQUENEWS : Qu'apporte la confrontation des deux Sonates de Beethoven avec les œuvres de Schubert ?



JEAN-NICOLAS DIATKINE : La Sonate « Pastorale » op.28 correspond à un tournant dans le style de Beethoven : elle succède à la dramatique Sonate op.27 et son premier mouvement évoquant une marche funèbre, où Beethoven enterre son amour déçu pour la princesse Guicciardi. L'extraordinaire vitalité de Beethoven lui permet de surmonter cette épreuve dans un mouvement de renaissance créative. La Sonate « Pastorale » explore en effet un monde nouveau, marqué par l'usage fréquent des extrêmes graves en même temps que les aigus, probablement à cause de sa surdité naissante qui le gênait pour percevoir les médiums. De ce handicap, Beethoven a fait une force : de là naît une impression d'espace en trois dimensions, avec l'apparition de sons et de mélodies « lointaines », particulièrement dans les 3e et 4e mouvements. Celles-ci viennent par opposition renforcer le caractère intime totalement dépourvu de théâtralité que l'on observe dans l'andante. J'y trouve précisément un point commun avec la musique de Schubert. Au contraire, le torrent impétueux de

l'Appassionata nous emmène dans le monde de l'action sur la scène de la réalité, au moyen d'une projection des sentiments sans aucune retenue. Ces deux mondes opposés se mettent merveilleusement en valeur en étant confrontés.

CLASSIQUENEWS : Vous avez intitulé le programme de l'ombre à la lumière. Pour quelles raisons ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE : De son vivant, Schubert n'a pu faire éditer que quelques œuvres majeures, contre 193 danses de salon ! Ses éditeurs lui reprochaient non seulement la longueur effective de ses compositions, mais aussi ses extraordinaires digressions tonales, comme quelqu'un qui ne peut s'empêcher de vous raconter une nouvelle histoire au milieu de son récit, au point de s'y perdre pour mieux se retrouver. Face à un Beethoven déjà reconnu et venant de disparaître, les éditeurs avaient fait leur choix. Par exemple, ses impromptus op.90 lui ont été retournés par les éditions Schott avec ce mot : « Nous avons eu l'occasion d'envoyer d'ici à Paris les Impromptus (...) Ils nous ont été renvoyés avec l'observation que ces œuvres sont trop difficiles pour des petites choses et qu'elles ne trouveraient pas leur public en France. » Comme je l'évoquais plus haut, c'est grâce à des grands compositeurs comme Brahms que Schubert a été révélé bien après sa mort, sans oublier Schumann et bien sûr Liszt.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce nouveau programme à Cortot par rapport à vos précédents ? Que prolonge t il ? Qu'ouvre t il comme nouvelles perspectives ?

JEAN-NICOLAS DIATKINE :

Une fois un programme donné en public et le plus souvent possible, j'aime aussi repartir de zéro, parce que le passé a disparu, et que je n'ai pas peur du vide. Je choisis aussi mon programme comme si c'était le dernier, ce qui m'amène à me lancer parfois un défi pour n'avoir aucun regret. C'est ma façon de renaître.

Propos recueillis en novembre 2025

concert

Récital Brahms, Beethoven, Schubert, dim 29 novembre 2025, 19h30, Paris, Salle Cortot.— LIRE notre presentation du concert :

<https://www.classiquenews.com/paris-salle-cortot-samedi-29-nov-2025-recital-jean-nicolas-diatkine-piano-beethoven-schubert-brahms/>



**ENTRETIEN avec Miren ADOUANI,
à propos de son nouvel album
consacré à Penelope Bigazzi
et César Geloso, mère et fils**

(» La Belle Époque des Geloso « , 1 cd CIAR Classics)

Pour le label CIAR classics, la pianiste Miren Adouani s'intéresse aux (nombreux)

compositeurs méconnus de l'entre-deux siècles, au carrefour des XIX^e et XX^e. Acteur d'un destin surprenant et familial,

César Geloso affirme un beau tempérament, hérité de sa mère, elle-même compositrice et pianiste comme lui, chevronnée :

Pénélope Bigazzi. Si la mère est une remarquable muse œuvrant dans les salons patriciens madrilènes, le fils réalise un post romantisme assumé, propre au raffinement de la Belle-Époque. Outre ses pièces pour piano, il réussit particulièrement dans l'art de la mélodie... Panorama d'un art musical transmis entre mère et fils, dont les écritures révèlent une filiation



attachante, particulièrement créative...

CLASSIQUENEWS :

Pourquoi avoir choisi d'enregistrer cet album ? Comment s'inscrit-il à ce moment de votre travail artistique ?

MIREN ADOUANI :

Il y a quelques années, on m'a confié des cartons de partitions pour piano de l'entre-deux siècles, pour la plupart oubliées aujourd'hui. Le nombre de petits compositeurs éclipsés dans cette période est troublant. L'héritage romantique y est aussi présent que les recherches de nouvelles



couleurs, et le déchiffrement de ces pièces est passionnant. Lorsque j'ai découvert César Geloso un peu par hasard, au départ d'un ancien témoignage puis dans la presse ancienne, c'était l'occasion de connaître l'un de ces compositeurs oubliés. Je découvrais l'histoire singulière de sa famille à travers l'Europe, et l'intérêt pour ces artistes n'a fait que croître. J'ai aimé leurs œuvres imprégnées de leur parcours, à l'évolution très nette. Il m'a semblé logique, au sortir de ces années de recherche, de ne pas les laisser retomber dans l'oubli au côté de tant d'autres, et d'en laisser une trace.

CLASSIQUENEWS : Selon quels critères avez vous choisi chaque pièce ? En quoi sont-elles représentatives de leur auteur ?

MIREN ADOUANI : L'idée a été de les suivre chronologiquement. D'abord Pénélope Bigazzi, la mère, dans les théâtres et les salons de la haute société madrilène, où se mêlent les danses et la défense des identités culturelles. Puis le fils, qui cherche peu à peu son propre vocabulaire, au départ de ses racines et des courtes pièces caractéristiques de la Belle Epoque. Chaque oeuvre est représentative d'un contexte et d'une évolution. Le disque termine par la Toccata, avec les gammes par tons et les grappes d'accords qui ont ouvert son langage.

Initialement dédié uniquement à leur instrument favori, le piano, j'ai choisi ensuite d'ajouter la couleur de la voix, car les mélodies sur les poèmes de Rollinat me semblaient indissociables de leur auteur, et celle des cordes, pour ne pas écarter la jolie Berceuse et l'Interlude si fauréen. Le tout présente un panorama qui est aussi un voyage dans leurs époques.

CLASSIQUENEWS :

Rares les programmes qui rassemblent les pièces d'une mère et de son fils ? Que révèle cette confrontation / filiation ?

Miren ADOUANI : Cette configuration reste rarissime. Celle-ci confirme qu'il est compliqué au XIXème d'être à la fois une compositrice et une mère. La première activité cesse lorsqu'apparaissent les enfants. Dans le cas des Geloso, la

culture d'origine (l'opéra italien, les danses à la mode en Espagne) a fait place, à la génération suivante, aux couleurs de la musique française des pièces tardives de César, même s'il a d'abord composé des pièces en hommage à l'Italie (Canzonetta) ou à l'Espagne (Danse espagnole, sérénade espagnole, scherzo espagnol...).

CLASSIQUENEWS :

Comment s'est déroulé l'enregistrement pour ce programme ? Une anecdote, un souvenir qui concentre l'ambiance, l'esprit de cette réalisation ?

Miren ADOUANI : L'enregistrement s'est déroulé dans un lieu un peu magique. Le Pôle du pays d'Alby (74) est en pleine campagne, avec vue sur les montagnes. La salle entièrement recouverte de bois dispose d'une acoustique exceptionnelle mais l'arrivée le lundi matin a suscité quelques inquiétudes : mille petits craquements de bois accompagnent pendant plusieurs minutes le lever du soleil. Heureusement, le phénomène ne se reproduit plus avant le soir puis le lendemain matin... L'installation et le suivi de l'impressionnant piano (Steinway D de 1893 de l'atelier Klavierhaus) ont été marquants. Son technicien était présent toute la semaine et n'hésitait pas à démonter et entrer dans la mécanique pour résoudre un petit grésillement ou autre, occasionnant des pauses amusantes. Elles étaient bienvenues dans la concentration des journées, et nous les faisions devant le paysage et les troupeaux de moutons. Le dernier soir, nous avons partagé le programme avec le public, enchanté par ce moment dans les salons d'antan.

CLASSIQUENEWS : Quelle représentation vous faites-vous des deux auteurs, de leur écriture respective, à travers les pièces abordées ?

Miren ADOUANI : Pénélope, la mère, avait une forte personnalité. Ses pièces sont vivantes, contrastées, utilisent le clavier entier. Les extrêmes graves/aigus servent son besoin d'ampleur sonore et sa générosité dans l'élan. La virtuosité laisse aussi place à la poésie : par exemple, la partie centrale de son Capricho a des plans sonores magnifiquement écrits. Elle n'avait quasiment pas abordé le répertoire classique pendant ses jeunes années, comme l'attestent ses programmes de concert exclusivement tournés vers les transcriptions d'airs d'opéra. Elle en est empreinte, de même que des rythmes de danses à la mode. Ni elle, ni même son fils (sauf dans son concerto) ne développeront d'œuvres longues comme des formes sonates. La brièveté de leurs œuvres correspond à ces formats que goûtait le public des salons. Il s'agit éventuellement de séduire, mais aussi d'émouvoir. La plupart des pièces de César se déroulent dans un climat souriant. Plusieurs finissent dans l'évaporation des aigus invitant au rêve. Seules certaines de ses mélodies, collant au texte de Rollinat, explorent une gravité sans pareille. César a conservé le brio méridional de sa mère, mais il se situe plus volontiers dans l'intime. La presse, d'ailleurs, s'amuse de son extrême timidité devant le succès. Il note énormément d'indications de dynamiques et de changements de tempo. Toutes ces nuances correspondent à un discours et un jeu expressifs et mouvants.

CLASSIQUENEWS : Y a t-il des pièces que vous préférez ? Pour quelles raisons ?

Miren ADOUANI : Ma pièce préférée de Pénélope est son « Oh mia

cara Italia », dont le chant large porte loin. Mes préférées de César sont devenues, au fil du temps, les plus tardives. Elles sont moins immédiatement séduisantes, mais l'on découvre sans cesse au cœur des harmonies des recherches subtiles de couleur.

Propos recueillis en août 2025



CONCERT DIM 5 OCT 2025

Une partie du programme du dernier album de Miren Adouani édité par CIAR classics (dédié aux œuvres de César Géluso et de sa mère Pénélope Bigazzi) est le sujet du concert du **dim 5 oct 2025, 17h – CASSEL, CHÂTELLERIE DE SCHOEBEQUE** – récital de piano
Entrée (concert + cocktail : 15 euros – Réservations : 09 53 63

32 08

Dans le cadre du **Festival International Albert Roussel 2025** :

<https://ciar.e-monsite.com/pages/festival/festival-2025-1/>

programme

Frédéric Chopin : Grande valse brillante – Nocturne opus 9 n°3

Pénélope Bigazzi : Higuana, habanera de salon – Oh ! mia cara Italia

Albert Roussel : Des heures passent, op. 1 : Joyeuses et Champêtres

**Cécile Chaminade : Libellules op. 24 – Valse tendre op. 119
César Geloso : Chanson d'avril – Scherzando – Valse-Caprice –
Naïveté -Scherzo espagnol – Soliloque – Il était une fois –
Toccata**

CD

LIRE aussi notre annonce « La Belle Époque des Geloso » :
**Pénélope Bigazzi et César Geloso : pièces
pour piano, mélodies, ... – Miren Adouani,
piano / 1 cd CIAR Centre international
Albert Roussel – oct 2024 :**
[https://www.classiquenews.com/cd-evenement-
-annonce-la-belle-epoque-des-geloso-
penelope-bigazzi-et-cesar-geloso-pieces-
pour-piano-melodies-1-cd-ciar-centre-
international-albert-roussel-oct-2024/](https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-la-belle-epoque-des-geloso-penelope-bigazzi-et-cesar-geloso-pieces-pour-piano-melodies-1-cd-ciar-centre-international-albert-roussel-oct-2024/)



***Le label du CIAR Centre international Albert Roussel sait
surprendre et convaincre. Il le démontre dans ce nouvel album
de sa très riche collection de perles discographiques
(collection du Festival international Albert Roussel) – le
programme révèle le feu compositionnel en partage entre une
mère et son fils, tous deux, au tempérament bien trempé :
Pénélope Bigazzi (1844 – 1914) et son fils, César Geloso (1867
-1960)... (par notre confrère Adrien De Vries)***



Pour le label CIAR classics, Miren Adouani joue les œuvres pour piano de Pénélope Bigazzi et celles de son fils César Geloso (DR)

**ENTRETIEN avec la pianiste
Diane ANDERSEN, à propos de
son dernier album dédié à
Blanche Selva : » Mythique**

égérie du piano français » (1 cd CIAR classics)

Pour le label CIAR classics dirigé par Damien Top, la pianiste Diane Andersen a enregistré tout un programme entièrement dévolu à l'art de sa consoeur Blanche Selva dont l'engagement à jouer et défendre les compositeurs de son



temps reste exemplaire. De Bréville, Ropartz, Migot, Gauthiez... autant de noms qui sortent de l'ombre et auquel le piano défricheur accorde une nouvelle naissance. Proche des auteurs, interprète éclairée et curieuse, elle-même compositrice, Blanche Selva inspire un programme riche et passionnant...

? Comment s'inscrit-il à ce moment de votre travail artistique ?



Diane Andersen DR

Diane Andersen : Blanche Selva [BS] m'a toujours fascinée comme musicienne et pédagogue. Il y a une vingtaine d'années Françoise Thinat, la merveilleuse pianiste française, et moi-même avons été contactées par Guy Selva, neveu de Blanche, pour faire une sorte de condensé des écrits de BS sur la technique pianistique afin d'attirer de nouveau l'attention du public, sur l'oeuvre pédagogique de cette grande pianiste. J'avais déjà derrière moi quelques conférences-récitals sur le sujet ainsi qu'un cd consacré à la Sonate pour piano de Vincent d'Indy (1987, rééditée en 2013), oeuvre dédiée à Blanche. Nous avons analysé en détail tous les volumes consacrés à la technique pianistique, Françoise et moi, pour finalement arriver à la conclusion que c'était impossible à écourter ou résumer valablement. Il fallait garder le tout tel quel pour que ça reste compréhensible. Donc, nous nous sommes arrêtées là mais la pianiste et la pédagogue ont continué à me fasciner. On peut dire que mon contact avec Blanche Selva ne s'est jamais interrompu tout au long de ma carrière. C'est donc tout naturellement que je me suis intéressée à son entourage artistique et examiné de plus près comment ses contemporains l'avaient considérée comme pianiste et musicienne.

CLASSIQUENEWS : Selon quels critères avez vous choisi chaque pièce ?

Diane Andersen : Le critère premier était la qualité de l'écriture et ce qui semblait le mieux refléter le caractère de BS (du moins selon mon sentiment...) et ce qui m'intéressait le plus personnellement, sauf pour l'oeuvre de Cécile Gauthiez, petite pépite qui m'a été proposée par Damien Top, directeur du CIAR Centre International Albert Roussel.

CLASSIQUENEWS : En quoi sont-elles représentatives de leur auteur ?

Diane Andersen : Je ne sais pas si la pièce de Cécile Gauthiez est représentative de son oeuvre, je ne la connais pas assez, mais c'est une oeuvre de grande qualité, de quelqu'un qui connaît son métier, qui parvient à convaincre avec des moyens simples et efficaces, qui est directe et sincère dans ses sentiments. Ecrire des pièces courtes avec un réel contenu n'est pas donné à tout le monde.

Le 2e Nocturne de Ropartz m'a toujours émerveillée par ses couleurs multiples, multiples facettes de sa personnalité inventive et hypersensitive; c'est pour moi un petit chef d'oeuvre de passion et sensibilité mais volontairement et admirablement « maîtrisé » . On pourrait dire « de façon aristocratique » dans le sens noble du mot.

L'oeuvre de D'Indy, d'écriture plus « classique » s'adresse à un côté peut-être un peu « rigoriste » de Blanche Selva. Comparé à la Sonate de 1907 qui est d'une admirable richesse d'invention et d'écriture, « Thème varié, fugue et chanson » (1925) paraît plus « assagi », plus comme « observateur de la

vie » que comme « acteur engagé » mais elle reste l'écriture d'un Maître.

De Bréville s'est lancé dans une peinture de l'orientalisme de l'époque. Oeuvre pleine d'images d'inspirations diverses notamment religieuse (l'islam), folkloriques, paysagistes, tout un monde étranger à notre culture, à nos croyances, bref un véritable « cabinet de curiosités » qui a dû séduire Blanche, elle-même si curieuse de tout et avide de nouveautés. De plus c'est très agréable à jouer même si il y a des endroits un peu « acrobatiques ».

Georges Migot était pour moi une sorte d'énigme, entre abstraction et mysticisme, que j'ai essayé de comprendre (je m'étais déjà coltinée au « Zodiaque » que j'ai finalement abandonné !). Evidemment son « Tombeau de Du Fault », trois pièces brèves, ne peut pas être considérée comme une oeuvre représentative de son énorme production. Toutefois on pourrait dire que c'est un bon « condensé ». L'essence de la pensée musicale de Migot est là ; elle fait réfléchir. L'oeuvre est ouverte à l'interprétation, ce qui est tout un symbole.

Ce sont des compositeurs de personnalités très contrastées mais tous savaient qu'ils pouvaient compter sur une femme au talent de musicienne et de pianiste hors pair. Ils ont donc écrit selon leur envie en pensant qu'elle se déjouerait bien de ces difficultés !! C'est ce qui m'a aussi séduit .

CLASSIQUENEWS : Comment s'est déroulé l'enregistrement pour ce programme ? Une anecdote, un souvenir qui concentre l'ambiance, l'esprit de cette réalisation ? L'enregistrement s'est déroulé de façon tout à fait normale. Je n'ai pas de souvenirs spécialement originaux ni rigolos.....

Diane Andersen : J'étais bien préparée, donc il n'y a pas eu

de catastrophes, ni d'imprévus. Malheureusement peut-être pour votre article ??

CLASSIQUENEWS : Quelle représentation vous faites-vous de Blanche Selva, de son jeu, de ses goûts... À travers les pièces abordées ?

Diane Andersen : A part la merveilleuse pianiste et musicienne, Blanche devait être quelqu'un d'entier, d'une grande exigence pour elle-même et pour les autres, d'une grande sensibilité, d'une volonté et d'intelligence exceptionnelle, d'une grande capacité de travail, ouverte sur le monde musical. Elle fut une pédagogue recherchée (près de 2000 élèves seraient passés par son enseignement) et a laissé une somme de pédagogie pianistique remarquable.

Les quelques enregistrements que nous avons avec elle, témoignent de sa musicalité sensible, de son jeu brillant, toujours au service de l'expression.

CLASSIQUENEWS : Y a t-il des pièces que vous préférez ? Pour quelles raisons ?

Diane Andersen : Vous savez, quand on travaille des oeuvres, même si parfois vous ne pouvez pas les choisir vous-même, on finit par les aimer. C'est d'ailleurs indispensable, sinon on ne peut pas convaincre son auditoire de leur beauté.

De ce cd, j'aime toutes les oeuvres, pour des raisons différentes. Plus proche de moi, peut-être alors, le Nocturne

de Ropartz, les pièces de Migot (peut-être parce que j'y ai trouvé un sens). De Bréville m'a aussi fait rêver à certains moments... et danser à d'autres !

Dans ma carrière de pianiste j'ai du « sauter » d'un compositeur à l'autre , déjà comme jeune pianiste, parce que j'aimais découvrir (j'ai joué par exemple Berg et Bartok à un moment où personne quasiment ne les jouait). Bien sûr j'ai joué Mozart, Chopin, Liszt, etc... mais c'est surtout ce qui m'était inconnu qui m'a fascinée. Et c'est finalement ça qui a enrichi ma vie de pianiste, qui a orienté les belles rencontres que j'ai faites. En fait, « mes préférences », c'est la musique sous toutes ses formes et de toutes les époques.

Propos recueillis en août 2025

CD

LIRE aussi notre **ANNONCE** du cd événement « Hommage à **BLANCHE SELVA** (1884 – 1942) : mythique égérie du piano français ». De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy... Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics – collection du Festival international Albert Roussel) : <https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-hommage-a-blanche-selva-1884-1942-mythique-egerie-du-piano-francais-de-breville-ropartz-gauthiez-migot-dindy-diane-andersen-piano-1-cd-ciar/>

LIRE aussi notre **CRITIQUE** du cd événement « **Hommage à BLANCHE SELVA (1884 – 1942) : mythique égérie du piano français** ». De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy... **Diane Andersen**, piano (1 cd CIAR classics – collection du Festival international Albert Roussel) : <https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-blanche-selva-mythique-egerie-du-piano-francais-de-breville-ropartz-gauthiez-migot-dindy-oeuvres-pour-piano-diane-andersen-piano-1-c/>

Passionnant programme que celui édité par le label du CIAR (Centre International Albert Roussel) : ainsi se dévoile dans son ampleur et une curiosité aiguë pour l'écriture de son temps, la pianiste (et compositrice), Blanche Selva (1884 – 1942)...

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, « Mythique égérie du piano français » : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics, 2020 – 2021)

ENTRETIEN avec FANNY CLAMAGIRAND, directrice artistique du Festival Les Classiques de la VILLA CHARLOTTE aux Sables d'Olonne (3ème édition en 2025)

CLASSIQUENEWS : Cette année, vous mettez à l'honneur l'Espagne et aussi la clarinette, de quelle façon et pourquoi ?

FANNY CLAMAGIRAND : Cette année j'ai souhaité convier la guitare, pour élargir encore l'univers des cordes et dévoiler de nouvelles complicités. La guitare est effectivement l'un des instruments les plus représentatifs du répertoire espagnol. La carte blanche proposée par Raphaël Feuillâtre « Bach et l'Espagne » a fini de donner le ton, pour une partie de la programmation du moins ! Et, en dernier lieu, pour le thème de la conférence « La musique à l'heure espagnole ». En parallèle, le choix du répertoire se fait par petites touches, suivant une idée, une envie, une inspiration, des souvenirs de concerts ou d'oeuvres jouées ou entendues qui m'ont marquées.



Et le souhait aussi de mettre en valeur un instrument d'une autre famille. Pour toutes ces raisons, la clarinette s'est imposée ! Et avec elle, le Quintette de Brahms op.115, chef d'oeuvre absolu, mais aussi les Contrastes de Bartok ou l'Ouverture sur des thèmes juifs

de Prokofiev. La thématique des musiques folkloriques en est

ressortie et la résonance avec l'Amérique au sens large. Ainsi, l'Espagne, qui n'est pas sans évoquer la danse et par extension fait référence à la musique latine et au tango notamment, a trouvé comme écho indispensable l'Histoire du Tango de Piazzolla, pour violon et guitare.

CLASSIQUENEWS : Parlez-nous de la prochaine création, quelle en est la genèse?

FANNY CLAMAGIRAND : Après Karol Beffa, l'année dernière, nous avons passé commande cette année à Johan Farjot, autre compositeur français aux multiples facettes ! L'oeuvre « A Hymn to the Morning » est un duo pour violon et clarinette et sera créée le samedi soir 13 septembre.

C'était également mon souhait de mettre à l'honneur la clarinette au travers de cette création et dans une formation moins habituelle. Je serai en compagnie du clarinettiste Sérgio Pires.

Le titre est emprunté à un poème de Phillis Wheatley, première poétesse afro-américaine publiée au XVIII^e siècle. Et voici ce qu'en dit le compositeur :

« L'oeuvre n'est pas une illustration littérale du poème. Il s'agit plutôt d'un hommage implicite, d'une transposition sensible, où le matin n'est pas une heure mais un état fragile du monde.

Écrite pour deux instruments solistes – clarinette et violon – la pièce explore une poétique du dépouillement, dans laquelle chaque note pèse, chaque silence résonne. Les lignes musicales se croisent sans jamais se dominer, comme deux voix intérieures ou deux ombres dans une lumière naissante. Derrière une apparente clarté harmonique, se nichent parfois des troubles diffus, des infimes bascules de timbre ou de tension : une manière de dire que l'aube, si elle éclaire, n'efface pas tout. »

CLASSIQUENEWS : En tant qu'artiste soliste, que vous apportent la pratique de la musique de chambre, le fait de vous associer avec d'autres solistes au profil différent ? Qu'apporte le fait de jouer quintettes et sextuors ? Comment se passent le travail de préparation, les répétitions ?

FANNY CLAMAGIRAND : J'aime l'idée de pouvoir partager sur scène une expérience différentes avec d'autres solistes grâce à la musique de chambre. En effet, nous nous connaissons, nous croisons souvent, mais plus rarement avons ce temps nécessaire, ce bonheur et l'occasion de préparer ensemble des oeuvres aux effectifs plus importants qui demandent une autre écoute et d'autres réflexes. Un soliste, par définition, est seul la plupart du temps ! Mais la musique, dans ou sous toutes ses formes, reste toujours un échange, un dialogue et la plus belle source d'inspiration et de complicité sur scène, prolongeant ce moment privilégié avec le public, et en amont lors des répétitions.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit cette nouvelle édition comparée aux précédentes ? Que renforce-t-elle dans le projet global ? Quels sont pour vous les temps forts et pourquoi ?

FANNY CLAMAGIRAND : Cette nouvelle édition s'inscrit dans la continuité des précédentes ! Le violon, et les cordes, en sont toujours le fil conducteur, mais dialoguant avec le plus grand bonheur avec tous !

J'ai tenu également à ce que le répertoire soit toujours aussi varié, aussi bien dans le choix des oeuvres que des formations ou associations d'instruments. Autre attachement fidèle à l'âme des lieux et du festival, avec Le Grand Concert I aux

couleurs de la Belle Epoque, avec comme oeuvres maîtresses le Prélude, Choral et Fugue de Franck donné par Jean-Paul Gasparian, et la Première Sonate pour violon et piano de Fauré. La diversité des lieux, des atmosphères, les artistes de premier plan ainsi que la place faite à la création en miroir d'un passé nourri d'art, de beauté et d'inspiration, font de ce Festival un événement sablais devenu rendez-vous. Et j'espère pouvoir dire que nous aurons rassemblé encore plus de public !

Je dirais que tous les concerts sont autant de temps forts car ils sont tous très différents ! Je suis heureuse si l'émotion, le partage, le Concert, la Musique tout simplement ont pu être mis en valeur... comme dans un écrin, et ainsi offrir au public un moment hors du commun, hors du temps, porté par un lieu et son histoire.

Le concert au musée avec Raphaël Feuillâtre, en duo violon-guitare est la promesse d'un voyage plein de caractère et de poésie.

CLASSIQUENEWS : Le festival est un chantier en cours qui prévoit à terme de nouveaux équipements... Pouvez vous évoquer les lieux investis, ceux à présents achevés, ceux en cours ? Quelle en est la conséquence sur le plan artistique?

FANNY CLAMAGIRAND : Un festival est par essence en constante évolution ; l'expérience est nouvelle chaque année mais évidemment une ligne, une identité se dessinent et en font son coeur battant.

L'édition 2026 va effectivement connaître beaucoup de changements.

Nous investirons complètement le site de la Villa Charlotte ; le musée, lui, sera en travaux et nous quitterons, non sans émotion, le Logis du Fenestreau, lieu dont la beauté

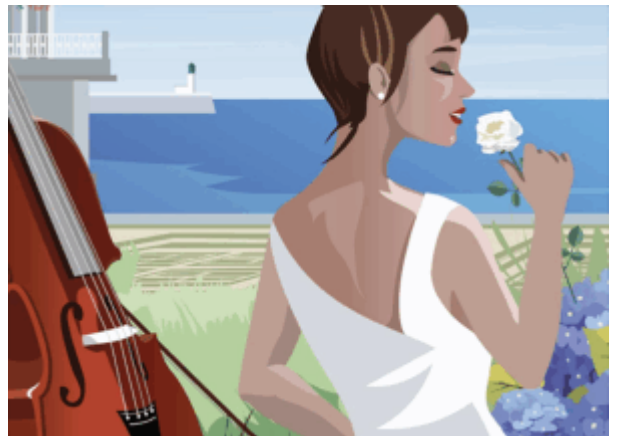
remarquable a contribué à l'âme de l'événement. Mais gardons la surprise de la nouvelle configuration, qui devrait beaucoup plaire je crois ! La Villa Charlotte offre un point de vue à couper le souffle sur l'océan...

Propos recueillis en septembre 2025

présentation

LIRE notre présentation du 3ème Festival Les Classiques de la Villa Charlotte : du 11 au 14 septembre 2025 : <https://www.classiquenews.com/sables-dolonne-les-classiques-de-la-villa-charlotte-11-14-sept-2025-fanny-clamagirand-jean-paul-gasparian-brahms-bartok-dvorak-prokofiev/>

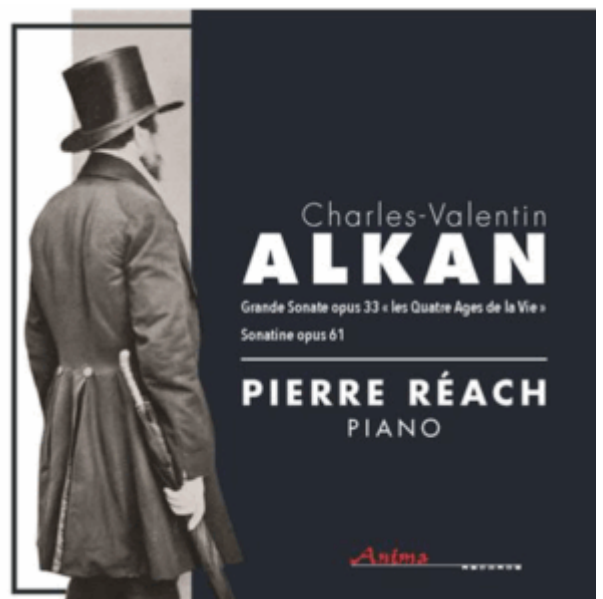
Aux Sables d'Olonne, la 3ème édition du festival Les Classiques de la Villa Charlotte s'annonce aussi généreuse et intense que les précédentes éditions. Le festival de fin d'été est devenu le rendez vous majeur aux Sables d'Olonne, chaque mois de septembre. Emblème de la ville en bord de mer, comme « Ville de Culture, d'Art et d'Histoire », la Villa Charlotte, mise à l'honneur pendant le cycle des concerts...



SABLES D'OLONNE. Les CLASSIQUES de la VILLA CHARLOTTE, 11-14 sept 2025. Fanny Clamagirand, Jean-Paul Gasparian... Brahms, Bartok, Dvorak, Prokofiev...

ENTRETIEN avec le pianiste Pierre RÉACH à propos de la réédition de son cd Alkan, coup de cœur de la Rédaction

Après une intégrale des *Sonates* de Beethoven particulièrement inspirée et convaincante, Pierre Réach fait reparaître à l'automne 2025, un enregistrement qui remonte à ... 1991 ; déjà idéalement abouti, aussi habité et investi que ses Beethoven récents, et



ici dédié à la puissance si personnelle
de Charles Valentin Alkan (1813 – 1888)
dont l'interprète éclaire vertiges
mystiques et audaces formelles. Il y a
plus de 30 ans déjà, Pierre Réach
affirmait dans la Sonate majeure « *Les
Quatre Âges de la vie* », une
compréhension impressionnante des cimes
édifiées par Alkan, désigné comme le «
Berlioz du piano », ses percées virtuoses
délirantes, ses audaces et écarts entre
facétie, rêverie, élans hautement
spirituels. Mais le pianiste sait
dévoiler tout ce qu'a de personnel, de
poétique et de personnel, un Alkan
prophétique qui a trouvé sa voie propre
entre Beethoven justement et Liszt.
D'autant que l'écriture du romantique
français résonne de façon particulière
dans sa vie personnelle...

CLASSIQUENEWS : Pourquoi avoir choisi d'enregistrer cet album
? Comment s'inscrit-il à ce moment de votre travail artistique

? En particulier vis à vis de vos enregistrements dédiés à Beethoven et à Liszt ?



PIERRE RÉACH : Je tiens à préciser que cet album a été enregistré pour la firme Vogue en 1991 et lorsqu'il m'a été proposé de le refaire paraître chez le même label que « mes » Beethoven, j'étais comblé de

joie car mon intérêt pour l'oeuvre pianistique de Charles Valentin Morhange dit ALKAN est toujours aussi présent. D'autre part, c'est une manière particulière de faire « patienter » mon public avant le dernier coffret de l'intégrale des Sonates de Beethoven qui devrait paraître début 2026. Alkan citait Beethoven dans sa présentation de sa Grande sonate opus 33 comme un exemple à suivre non seulement dans le travail mais aussi dans la vie et tout cela me paraît naturel et logique. Et Alkan a souvent des élans dramatiques beethovéniens (cf. « Prométhée enchaîné », quatrième « âge » de la Sonate).

CLASSIQUENEWS : Selon quels critères avez-vous choisi chaque pièce ? En quoi sont-elles représentatives de leur auteur ?

PIERRE RÉACH : J'avais commencé par la Grande sonate « Les Quatre Âges » que je jouais souvent en concert lorsque j'étais jeune, d'ailleurs en couple avec la transcription par Liszt de la Symphonie Fantastique de Berlioz. On avait appelé Alkan « le Berlioz du piano », et puis j'ai voulu jouer cette sonatine opus 61 plus tardive qui n'a rien d'une sonatine, mais reste d'une difficulté redoutable. Chez Alkan, il y a tout : la virtuosité omniprésente y est un élément poétique, elle fait

partie du drame, elle s'inscrit dans la vision du « spectacle » lisztien. Mais que de tendresse aussi (thème de Marguerite dans le Quasi Faust de la sonate ou 3e mouvement de la sonatine). Ce sont des oeuvres narratives, elles racontent tout, avec violence comme avec intimité, comme si elles nous prenaient à chaque seconde à témoin. C'est cela le vrai romantisme.

CLASSIQUENEWS : Comment s'est déroulé l'enregistrement pour ce programme ? Une anecdote, un souvenir qui concentre l'ambiance, l'esprit de cette réalisation ?

PIERRE RÉACH : Oh là là, il y en a des souvenirs car Alkan a été l'accompagnateur musical de toute ma jeunesse. Je voudrais citer ici une anecdote qui est restée très vivante dans mon coeur : en 1992, la grande musicologue Brigitte François-Sappey m'invite à donner un concert avec la Sonate « Les Quatre Âges de la Vie » à Radio France, très exactement le 1er avril.

Malgré le grave état de santé de mon père j'accepte. Le 29 mars mon père décède des suite de son cancer et, comble d'horreur ses obsèques sont fixées au 1er avril après midi, quatre heures avant de jouer! L'enterrement a lieu, ma famille était évidemment effondrée de chagrin et je trouve la force d'aller directement du cimetière à Radio-France. Le concert se déroule « normalement » mais l'histoire n'est pas finie: Quelques jours après Brigitte me téléphone, et très émue me dit: « Pierre, votre père est mort un 29 mars, Alkan est mort un 29 mars. Votre père a été enterré un 1er avril, Alkan a été inhumé un 1er avril, et la Sonate que vous avez jouée, Alkan l'avait dédiée à son père »!

Plus qu'une coïncidence! Depuis ce moment si fort, Brigitte

François-Sappey et moi-même somme restés amis et je lui dois d'ailleurs beaucoup dans ma connaissance d'Alkan, et pas seulement lui.

CLASSIQUENEWS : Quelle représentation vous faites-vous d'Alkan, de son jeu, de ses goûts... de sa personnalité, à travers les pièces abordées ?

PIERRE RÉACH : Sans doute un personnage replié sur lui même, peut-être un peu colérique, en tous cas très authentique, brillantissime dans sa musique comme dans sa pensée, et c'est sans doute cela qui le relie à Beethoven.

Chopin avait demandé à ses élèves de continuer avec Alkan après sa mort. C'est bien une des preuves de son génie.

CLASSIQUENEWS : Y a t-il des pièces / mouvements que vous appréciez particulièrement ? Pour quelles raisons ?

PIERRE RÉACH : J'aime tout de sa musique. On a forcément des préférences mais un tel génie s'exprime et se dévoile dans son oeuvre entier, je voudrais avoir le temps de continuer à le découvrir car son oeuvre pianistique est colossale.

Propos recueillis en août 2025

critique

LIRE aussi notre **CRITIQUE** du **CD ALKAN** par **Pierre Réach** : **CRITIQUE**, CD événement. **ALKAN** : Grande Sonate Opus 33 / Quatre âges de la vie / Sonatine Opus 61 – **PIERRE RÉACH**, piano (1 cd Anima, 1991)



Enregistré en 1991, le présent programme s'impose par sa grande justesse émotionnelle. C'est d'abord, la « grande Sonate » opus 33, dite « les 4 âges de la vie », vision ample et souvent crépitante d'une vie terrestre. Pierre Réach réalise les 4 mouvements avec une puissance et un feu impressionnant. « 20 ans » : le pianiste déploie alors un feu joyeux, une énergie

impérieuse, une ivresse déterminée et conquérante dans l'esprit de Beethoven ; Pierre Réach ajoute aussi dans le séquençage, une facétie rossinienne qui pétille et explose, libre et jaillissante.

[CRITIQUE, CD événement. ALKAN : Grande Sonate Opus 33 / Quatre âges de la vie / Sonatine Opus 61 – PIERRE RÉACH, piano \(1 cd Anima, 1991\)](#)

LIRE aussi notre annonce du CD Alkan par Pierre Réach : Grande Sonate Opus 33 / Quatre âges de la vie / Sonatine Opus 61 – PIERRE RÉACH, piano (1 cd Anima) :

<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-alkan-grand-e-sonate-opus-33-quatre-ages-de-la-vie-sonatine-opus-61-pierre-reach-piano-1-cd-anima/>

Alkan, grand architecte et grand magicien de la forme, transporte, saisit, enivre littéralement par son geste virtuose et... intensément mystique. Dans le sillon tracé par l'impétueux et conquérant Beethoven, animé par la flamme Lisztéenne, aussi inspiré, visionnaire, prophétique qu'un Scriabine à venir, Charles Valentin ALKAN (1813 – 1888) transcende la matière pianistique pour distiller l'essence pure, volatile, celle qui au-delà de la complexité pourtant ahurissante de la technique et des combinaisons sonores, exprime un idéal spirituel.

[CD événement annonce. ALKAN : Grande Sonate Opus 33 / Quatre âges de la vie / Sonatine Opus 61 – PIERRE RÉACH, piano \(1 cd Anima\)](https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-alkan-grand-e-sonate-opus-33-quatre-ages-de-la-vie-sonatine-opus-61-pierre-reach-piano-1-cd-anima/)

ENTRETIEN avec la pianiste

Mariane Marchal et l'altiste Maxime Desert, à propos de leur album « La datcha de Chosta » [1 cd Paraty record]

Leur duo cultive les affinités ténues, fraternelles, ... celles que leur dernier cd intitulé « *La Datcha de Chosta* » évoque allusivement entre Chostakovitch et son ami l'altiste Fiodor Droujinine.

Il en résulte une pièce ultime, sa dernière Sonate opus 147, testament ciselé dans le chant intérieur de l'alto, qui serait comme le chant épuré et sincère d'une dernière évocation musicale et humaine... un chant originel et primitif qui saisit aujourd'hui par sa justesse et sa sincérité grâce à deux interprètes en communion totale.

Photo : portrait © Isabelle Francaix

nous encore la visiter ? L'avez-vous visitée ? Le programme est-il une évocation de substitution? Ce patrimoine est-il préservé ?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Oui, la Dacha existe toujours, à Joukovka, dans la banlieue de Moscou. Elle appartient encore à la famille de Chostakovitch, mais reste un lieu privé, malheureusement non accessible au public.

En lisant le livre de Droujinine, l'altiste à qui la sonate est dédiée, on apprend que Chostakovitch y séjournait régulièrement, et qu'une grande partie de cette ultime œuvre y a été composée. Ce lieu était pour lui un refuge, loin du tumulte de Moscou, un espace de retraite et de création. De nombreux artistes y possédaient aussi une datcha – Rostropovitch, par exemple, en était presque voisin.

Notre programme évoque ce lieu de rencontre : cette datcha, refuge d'un homme en quête de vérité, se jouent les ultimes pages d'un dialogue entre deux âmes. Ce lieu, à la fois intime et intemporel, est au cœur de notre projet. Nous avons voulu en faire revivre l'écho à travers ce disque, en rassemblant des œuvres qui, chacune à leur manière, prolongent ce fil ténu entre mémoire et création.

CLASSIQUENEWS : Le temps d'un enregistrement est souvent une immersion continue dans une bulle isolée du monde, centrée exclusivement sur l'interprétation des partitions choisies... Est-ce votre avis ou pensez-vous à un autre élément clé ? En particulier pour cet enregistrement...

Mariane Marchal et Maxime Desert : Nous avons eu la chance d'enregistrer à Arsonic, à Mons en Belgique, un lieu d'une

grande qualité acoustique, mais aussi profondément inspirant par son atmosphère. De plus, c'est le lieu de répétition de l'ensemble Musiques Nouvelles, dédié à la musique contemporaine, dont Maxime fait partie, et où nous avons nos habitudes. Dès les premières heures, nous avons senti que cet espace nous offrait les conditions idéales pour nous immerger totalement dans la musique. Cet enregistrement représente l'aboutissement d'un projet mûri de longue date, nourri par des mois – voire des années – de réflexion et de travail. Durant les trois jours que nous y avons passés, nous nous sommes effectivement coupés du monde. Cette parenthèse nous a permis de nous consacrer pleinement à l'interprétation, dans un état de concentration quasi méditatif, d'ailleurs Arsonic accueille la Chapelle du silence, lieu propice à la méditation et à la concentration.

Mais plus qu'un simple isolement, ce fut aussi un moment de partage et de dialogue, avec notre équipe technique, notre ingénieur du son, le formidable Jarek Frankowski, et notre directeur artistique Gilles Millet, second violon du Quatuor Danel. Cette immersion n'était pas un repli, mais un recentrage collectif sur l'essentiel : le geste musical, l'écoute mutuelle, et la fidélité au projet artistique.

En ce sens, La datcha de Chosta n'est pas seulement le fruit d'un enregistrement rigoureux, mais le résultat d'une aventure humaine portée par une vision commune. Et c'est cette intensité, cette bulle précieuse, que nous espérons avoir su capturer dans le son.

CLASSIQUENEWS : Une anecdote ou un détail vécu pendant l'enregistrement qui reste gravé, représente son ambiance ?



Maxime Desert : Une cadence à 21h... La cadence, à la fin du troisième mouvement de la Sonate, a été enregistrée le deuxième soir, vers 21h. On était déjà bien entamés par la journée – la concentration commençait à flancher, le corps un peu lourd. Et pourtant, c'est à ce moment-là qu'on a choisi de s'attaquer à cette page solitaire, tendue, presque

vertigineuse. Il fallait tout donner sur les accords suspendus de la fin de la cadence. Et comme il faisait très sec dans la salle, à chaque tentative de plaquer les grands accords à quatre sons, mon alto partait directement sur des harmoniques dans le suraigu. La seule façon d'entrer en focus avec la corde, comme me l'a soufflé Gilles, c'était de remettre un coup de colophane entre chaque prise. Un geste presque rituel, répété encore et encore, entre fatigue et obstination.

C'était tard, oui. Mais ce soir-là, on a senti qu'on tenait quelque chose. Une forme de fragilité maîtrisée, une tension discrète, que seule la fatigue d'un jour entier avait rendue possible.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce programme dans votre travail personnel, en duo, comparé aux précédents programmes ?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Ce programme s'inscrit dans la continuité de notre travail en duo, fondé depuis nos débuts sur un dialogue exigeant et une écoute profonde. Mais La datcha de Chosta va plus loin : il nous a permis de réfléchir

à la mémoire musicale que nous portons, en tant qu'interprètes. Jouer ces œuvres, c'est transmettre quelque chose de plus grand que nous, un héritage sonore et humain.

D'ailleurs, la Sonate pour alto et piano de Chostakovitch a une résonance toute particulière pour nous : c'est la toute première pièce que nous avons jouée ensemble. Il nous tenait à cœur qu'elle soit gravée, comme un témoignage fondateur de notre duo, à la ville comme à la scène.

Les deux œuvres contemporaines qui complètent le programme, Cette Colline d'Anne Martin et DSCH de Jean-Paul Dessy – écrites respectivement en hommage à Droujinine et Chostakovitch – ont été conçues en étroite collaboration avec les compositeurs. Nous avons cherché à les intégrer dans le tissu même du disque, non comme des ajouts, mais comme des échos vivants, prolongeant le lien affectif et musical qui unit toutes les pièces.

Ce disque est ainsi autant un aboutissement qu'un point de départ : il rassemble notre histoire, notre écoute, et notre volonté de faire dialoguer les mémoires à travers la création.

CLASSIQUENEWS : Vous avez choisi Fratres de Part... Pour quelle raison, comment l'œuvre fonctionne-t-elle avec la sonate de Chostakovitch ?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Fratres; signifiant « Frères » en latin, fait écho à l'amitié indéfectible qui unissait Chostakovitch et Droujinine. Chez Pärt, la musique est un rituel, une invocation où la répétition des motifs crée un espace suspendu, un temps sacré. De la même manière que Chostakovitch confie son dernier souffle musical à son ami, Fratres évoque cette transmission, ce lien invisible qui unit les êtres au-delà du temps. Dans l'oscillation entre tension et apaisement qui caractérise cette œuvre, on retrouve ce même dialogue entre ombre et lumière qui traverse la musique de

Chostakovitch, ce même sentiment de fraternité scellée dans le son.

CLASSIQUENEWS : A propos de la sonate , que révèle-t-elle du compositeur ?

Mariane Marchal et Maxime Desert : La Sonate op. 147 est l'ultime œuvre de Dmitri Chostakovitch. Elle ne révèle pas seulement ce qu'il pensait de la musique à ce moment de sa vie, mais aussi ce qu'il pensait de la mort, de l'amitié, du silence. C'est une œuvre-testament. Elle ne cherche plus à convaincre ni à plaire. Elle va à l'essentiel, avec une honnêteté parfois désarmante. On sent qu'il se dépouille de tout ce qui est accessoire pour ne garder que l'expression brute et nue de l'âme.

CLASSIQUENEWS : Y décelez-vous une part plus intime ? De quel ordre ?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Oui, absolument, cette œuvre est sans doute l'une des plus intimes de Chostakovitch. Mais c'est une intimité pudique, retenue. Il ne se livre pas comme dans un cri, mais plutôt comme dans un souffle. On entend une voix qui parle à voix basse, peut-être même pour elle-même. Ce n'est pas une confession, c'est plutôt une confidence chuchotée à un ami de longue date.

C'est une œuvre de solitude, mais aussi de paix. Une paix grave, traversée de souvenirs, de douleurs, mais aussi d'une forme de lumière. Il y a dans cette sonate une humanité qui touche profondément.

**CLASSIQUENEWS : Quel est le chant spécifique à l'alto?
Qu'apporte-t-il de différent au violon ?**

Maxime Desert : L'alto possède une voix humaine, grave et intérieure. Son timbre chaud, un peu voilé, est celui de la parole intérieure plus que du cri. Contrairement au violon, qui peut briller, séduire ou s'élever vers la lumière, l'alto reste proche du sol, du souffle. Il ne cherche pas l'éloquence, mais la vérité du murmure.

Chez Chostakovitch, l'alto est comme un double de l'homme : il doute, il résiste, il se tait parfois. Il porte une gravité et une tendresse qui auraient été impossibles avec un autre instrument. L'alto ne cherche pas l'effet, il va droit au cœur. Il ne joue pas un rôle, il parle vrai.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi pensez-vous que Chosta a choisi l'instrument pour cette œuvre ?



Mariane Marchal et Maxime Desert : Il l'a écrite pour Fiodor Droujinine, altiste et ami, ce qui donne déjà une première réponse : c'est une œuvre de confiance. Mais c'est plus qu'une dédicace : je pense que l'alto représentait pour lui la seule voie capable de porter cette musique-là – ni trop héroïque, ni trop lyrique. Une voix humaine, simple, presque

fragile. Une voix qu'on n'entend pas toujours, mais qu'on n'oublie jamais.

En choisissant l'alto pour cette œuvre ultime, Chostakovitch choisit une forme de vérité dépouillée. Il ne cherche plus l'affirmation, mais l'écho. C'est une musique qui regarde vers l'intérieur, et l'alto est l'instrument parfait pour cela.

CLASSIQUENEWS : L'avenir de ce programme s'inscrira-t-il au concert?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Oui, absolument. Ce programme a été pensé pour la scène, autant que pour le disque. L'enregistrement a été une étape importante dans notre travail de recherche, de maturation, d'écoute mutuelle. Mais la scène, c'est autre chose : c'est un moment de partage, un souffle commun avec le public. Ce qui nous touche particulièrement, ce sont les échanges après le concert : les discussions, les silences, les regards, les mots simples. Cette « parlote » d'après, elle prolonge la musique autrement, elle en fait partie. On veut que ce programme continue de vivre ainsi, à travers des concerts, des rencontres, dans des lieux où la parole et l'écoute ont leur place.

CLASSIQUENEWS : Où pouvons-nous écouter votre duo?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Nous jouons régulièrement au Luxembourg, en Belgique, en France, et nous espérons faire voyager encore davantage ce programme. Nous aimons les lieux à taille humaine, propices à l'échange, mais nous sommes aussi ouverts à d'autres formats. C'est un travail que nous construisons à deux, avec beaucoup de liberté et de soin. Le disque est un point de départ, mais c'est sur scène que tout prend vie, que les choses s'ouvrent. Nos prochaines dates seront annoncées sur nos canaux – et nous sommes toujours très heureux de rencontrer de nouveaux publics.

CLASSIQUENEWS : Dans quel répertoire ?

Mariane Marchal et Maxime Desert : Notre duo s'inscrit dans un répertoire qui nous ressemble : sensible, exigeant, parfois un peu à contre-courant. Nous aimons explorer les marges – la musique du XXe siècle, les œuvres rares, les créations contemporaines. Dans ce projet, il y a une part de redécouverte (comme l'Impromptu récemment retrouvé de Chostakovitch), une part de mémoire (la Sonate op. 147, ultime œuvre du compositeur), et une part de présent avec les créations. Ce tissage de langages, on le retrouve dans tout ce qu'on joue. Ce qui nous guide, c'est le sens des œuvres, leur nécessité intérieure – et la manière dont elles résonnent avec nous aujourd'hui.

Propos recueillis en juillet 2025

présentation cd

LIRE aussi notre présentation du cd événement « La Datcha de Chosta » par Mariane Marchal et Maxime Desert (1 cd PARATY RECORDS) – CLIC de CLASSIQUENEWS été 2025 :
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-la-datcha-de-chosta-maxime-desert-alto-mariane-marchal-piano-chostakovtich-part-dessy-1-cd-paraty-records/>

Préservé des clameurs urbaines, dans sa datcha de Joukovka, Dimitri Chostakovitch compose en 1975 son ultime œuvre, la Sonate pour alto et piano opus 147. Dans une sérénité recouvrée, le compositeur qui fit de la dissimulation, une forme de recreation permanente, sa cuirasse résiliente vis à vis de la terreur imposée par le régime stalinien, livre ainsi dans la confiance libératrice, ses pensées les plus intimes et personnelles, tout en dédicaçant dans un acte d'admirable fraternité, sa partition nouvelle à l'altiste Fiodor Droujinine,...

CD événement, annonce. La DATCHA de CHOSTA. Maxime Desert, alto / Mariane Marchal, piano – Chostakovtich, Pärt, Dessy... (1 cd PARATY records)



PARATY



LA DATCHA DE CHOSTA

Maxime Desert alto
Mariane Marchal piano
